

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XVIII

Québec, 18 novembre 1905

No 1

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 209. — Les Quarante-Heures de la semaine, 209. — Sa Sainteté Pie X, 210. — Chronique diocésaine, 210. — Don Marcello, 212. — Un « Ave Maria », 212. — Après la rupture du Concordat, en France, 214. — A la conquête d'une âme, 215. — Détresse financière causée par la persécution en France, 217. — Association catholique de la jeunesse canadienne-française, 218. — Les inconvénients de l'exagération, 219. — Catholiques et protestants, en Allemagne, 221. — Le respect humain et le rosaire, 222. — Invocation au Sacré-Cœur, 222. — Un épisode du Kulturkampf, 223.

Calendrier

— o —

19 Dim.	b	XXIII ap. Pent. et 4 novembre. Ste Elisabeth de Hongrie, veuve. <i>Kyr.</i> des dbls. Vêp. à cap. du suiv. (m. 3. v.), mém. du préc. et du dim.
20 Lundi	b	S. Félix de Valois, confesseur.
21 Mardi	b	Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie, <i>dbl. maj.</i>
22 Merc.	r	Ste Cécile, vierge et martyr.
23 Jeudi	r	S. Clément I, pape et martyr.
24 Vend.	b	S. Jean de la Croix, confesseur.
25 Samd.	r	Ste Catherine, vierge et martyr.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

19 novembre, Sœurs Dominicaines, au Séminaire. — 21, Cap-Rouge. — 22, Sainte-Apolline. — 23, Saint-Gédéon. — 25, Frères de Sainte-Marie (Beauce.)

Sa Sainteté Pie X

— o —

Extrait d'une lettre récente d'un correspondant de Rome :

Trois actes résumen à grands traits, la vie de Pie X pendant les mois d'été qui viennent de finir. Ces actes sont trois manifestations du deuil de son âme attristée. La Calabre, avec ses tremblements de terre, la France, avec ses lois persécutrices, en sont l'objet. Au milieu de ses ruines accumulées, la Calabre a ressenti les bienfaits de l'intervention charitable du Pape; au sein de ses tristesses, la France catholique s'est sentie réconfortée par les paroles de Pie X aux pèlerins français qui vinrent s'agenouiller à ses pieds, en septembre dernier; par la lettre si calme, si confiante dans le résultat final de la lutte, qu'il vient d'adresser au cardinal archevêque de Paris. Les lignes qui traduisent la pensée pontificale sont d'une telle sérénité en face de la tempête qui la provoque, qu'on ne saurait la lire sans que l'esprit n'évoque le souvenir de cette scène du lac de Tibériade, où le Christ se montre si grand dans le calme qu'il oppose aux frayeurs des apôtres et aux déchainements des éléments.

En retournant à Rome, après avoir goûté les douceurs de l'été en des climats moins ardents, prélats, évêques, cardinaux, s'empressent d'aller vénérer, dans son superbe isolement, celui qui n'est resté au Vatican que pour continuer à s'y montrer la protestation vivante de la Papauté contre l'usurpation de ses droits tant de fois séculaires.

Chronique diocésaine

— o —

— Samedi, le 11 novembre, S. G. Monseigneur l'Archevêque a célébré la messe pontificale à Saint-Grégoire du Saut-Montmorency, à l'occasion de la fin des travaux de l'église paroissiale. Les journaux de la ville ont publié des comptes rendus complets et intéressants de cette fête, qui fut très solennelle. Ils ont parlé aussi de l'adresse présentée, par M. le curé Ruel, à Monseigneur, de la réponse de Sa Grandeur, et du sermon de

circonstance donné par M. l'abbé Eug. Roy, curé de Jacques-Cartier.

Tous ceux qui ont vu cette église nouvelle font de grands éloges du goût et de la richesse qui ont inspiré son ornementation.

— S. G. Mgr Blanche, vicaire apostolique du golfe Saint-Laurent, est arrivé à Québec le 7 novembre, de Chicoutimi, en route pour le Labrador. Les RR. PP. L. LeDoré, curé de la Pointe-aux-Esquimaux, et J.-M. Conan, curé des Sept-Isles, accompagnaient Sa Grandeur. Malheureusement, les steamers qui font le service entre la Côte Nord et Québec, appelés vers d'autres parages, ont cessé de faire ce service, beaucoup plus de bonne heure, cette année, que les années précédentes. Et Mgr le vicaire apostolique a eu des craintes sérieuses de ne pouvoir se rendre cet automne dans son Vicariat. Finalement et grâce à la courtoisie de l'administration de l'île d'Anticosti, Sa Grandeur et ses compagnons ont pu s'embarquer, mardi dernier, sur le *Savoy* qui partait pour son dernier voyage de l'année à l'Anticosti, et qui a dû s'arrêter aux Sept-Isles pour y laisser les distingués voyageurs.

Dans le courant du mois, et grâce cette fois à l'obligeance de l'agence québécoise du ministère de la Marine, le *King Edward*, qui sera prochainement envoyé au Labrador en mission du gouvernement, arrêtera aux Sept-Isles pour prendre à son bord Mgr Blanche et le R. P. LeDoré, et les conduira jusqu'à la Pointe-aux-Esquimaux, où sa Grandeur doit passer l'hiver.

On voit par ces détails combien les communications laissent encore à désirer entre Québec et la côte Nord du Golfe.

Lundi matin, Mgr Blanche a célébré la messe de communauté au Grand Séminaire.

— Mercredi et jeudi, Monseigneur l'Archevêque a présidé de grandes fêtes à Saint-Valier de Bellechasse. Ces fêtes comprenaient la bénédiction de la nouvelle église, d'un chemin de croix, d'un orgue et d'un carillon de cloches. On fait les plus grands éloges de la beauté de l'église et de la sacristie nouvelle, dont M. le curé Arsenault et ses paroissiens ont dirigé l'érection avec zèle et générosité.

S. G. Mgr Blais, évêque de Rimouski et dont Saint-Valier est la paroisse natale, a voulu prendre part à cette grande solennité.

Don Marcello

— o —

La plupart des prêtres canadiens-français qui ont passé par Rome, depuis bien des années, ont connu Don Marcello Mas-sarenti, dont le télégraphe annonçait la mort, il y a deux ou trois semaines.

Les funérailles du vénérable vieillard, qui a porté tant d'intérêt aux choses du Canada, ont eu lieu le 25 octobre, en l'église de Sainte-Marie-Transpontine.

Le correspondant romain de la *Croix* (Paris) écrivait ce qui suit sur la carrière du défunt :

Don Mas-sarenti, ou plus brièvement Don Marcello — comme tout le monde l'appelait à Rome, — avait suivi à Rome son évêque, le cardinal Jean Mastai quand celui-ci, d'évêque d'Imola, devint le pape Pie IX. Chargé de distribuer les secours de l'aumônerie pontificale, Don Marcello continua à exercer ces fonctions sous Léon XIII et sous Pie X.

Don Marcello habitait ainsi, depuis soixante ans, le Vatican. Sa fortune personnelle lui a permis d'être la providence d'un grand nombre de malheureux.

Un « Ave Maria »

— o —

Pendant l'hiver de 1901, à C. . . , un grand pécheur était sur son lit de mort. Toute sa vie avait été une suite d'impiétés et de mauvaises actions ; ses mains étaient même souillées de sang, car il lui était arrivé de tuer un homme en duel. Cependant, même au seuil de la mort, il refusait obstinément de se réconcilier avec Dieu. Beaucoup de personnes pieuses, s'intéressant à son triste sort, offraient des prières à son intention ; des prêtres venaient le visiter et s'efforçaient de réveiller sa conscience abruti. Tout était en vain. Il répondait par des blasphèmes, appelant Satan à son aide. Il fit plus : il s'adressa à la police pour interdire l'entrée de sa porte à tout prêtre.

Il s'en trouva, cependant, encore un qui continuait d'espérer contre toute espérance. C'était un Jésuite, un ami de collège du moribond. Il comptait sur l'empire des souvenirs de jeu-

nesse, des souvenirs du bon vieux temps. Il se présenta et fut reçu. Un premier coup d'œil jeté sur le malade, lui prouva qu'il n'y avait pas de temps à perdre : après une longue conversation, où l'on parlait à cœur ouvert de choses et d'autres, il entama le sujet important ; il supplia le malade de profiter des moments qui lui restaient pour sauver son âme ; il supplia ardemment, chaleureusement ; — en vain.

Il songea alors à un dernier moyen de salut ; voyant qu'il est impossible de parler au malheureux de confession, il se mit à le prier de réciter au moins *Ave Maria*. Un blasphème fut la seule réponse. Le prêtre ne se découragea pas : il espérait en Marie ; il continua de demander au malade un seul *Ave Maria*.

Enfin ce dernier céda. Il céda, comme il le racontait plus tard, par ennui, par lassitude, pour mettre fin à cette importunité. Mais — que dire ? — le monde, la fausse honte, avaient encore tant d'empire sur lui, qu'il rougissait de cette courte prière et il insista pour qu'elle fût dite *en français*, pour n'être pas compris par les religieuses qui priaient dans la chambre voisine, — pour lui.

Le prêtre se mit à genoux à côté du lit et récita la Salutation angélique, que le malade répétait, mot pour mot. La prière était finie... le silence se fit dans la chambre... Le prêtre, cependant, restait à genoux, continuant de prier tout bas, de toute son âme.

Tout à coup, le malade dit d'une voix tremblante : « Je voudrais bien me confesser, pourtant. Son ami leva les yeux sur lui, stupéfait. Il ne raillait pas ; il parlait sérieusement, sincèrement. Il n'y avait pas trace de délire ; sa figure était seulement bouleversée par une émotion profonde. Le miracle était fait. Marie avait triomphé.

La confession fut longue, mouillée des larmes d'un repentir sincère. Puis, le malade demanda à son ami d'ouvrir un tiroir et de lui apporter une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, jetée là, au milieu d'un tas d'objets inutiles. C'était un souvenir de sa mère : elle le lui avait donné à l'heure de sa mort, lui recommandant de ne jamais s'en séparer. Ne voulant pas être infidèle à sa promesse, il la gardait, mais il l'avait jetée dans un coin. Pour la première fois, il la pressa sur ses

lèvres et sur son cœur. Bientôt il reçut la sainte communion, tout rayonnant de bonheur.

Peu de jours après, son âme s'envolait aux pieds de Celle qui est le Refuge des Pécheurs.

(Authentique.)

Après la rupture du Concordat, en France

M. Emile Ollivier raconte, dans les termes suivants, ce qui se passera dans les églises sous le nouveau régime qu'on prépare aux chrétiens de France :

« L'église étant un lieu de réunion publique, le commissaire de police et le gendarme peuvent y pénétrer en uniforme et s'installer dans une place distinguée. Je suppose un commissaire de police butor ou fanatique, posté en face d'une chaire, entouré des membres du comité radical du lieu.

Le prédicateur dit : « Ceux que Dieu a unis par le sacrement de mariage ne peuvent être séparés que par la mort ; le divorce est une atteinte à la loi divine et un péril pour la moralité sociale. » — Politique, attaque contre la République, qui a établi le divorce.

Le prédicateur dit : « Il est un état supérieur à celui du mariage, c'est la chasteté, le mariage mystique avec Dieu ; les demeures dans lesquelles on vit ainsi sont, sur la terre, les véritables tabernacles de l'Eternel. » — Politique, attaque contre la République, qui a interdit les congrégations.

Le prédicateur dit : « L'Eglise doit distribuer le pain aux forts et le lait aux faibles, enseigner la vérité aux intelligences des enfants et le courage au cœur des hommes faits, c'est sa mission : ne lui a-t-il pas été dit par son divin Fondateur : *euntes docete*. » — Politique, attaque à la République, qui exige l'enseignement laïque à tous les degrés.

Le prédicateur dit : « Plus tard, l'Eglise sera triomphante, maintenant, elle est militante ; si vous voulez être là-haut des élus du Christ, soyez ici bas ses soldats : ne vous contentez pas de soupiner des gémissements efféminés, mettez au service de votre foi, ce qu'il y a de plus viril dans votre âme. » — Politique, politique, appel à la guerre civile, provocation au renversement de la République.

Là-dessus, le personnel officiel se lève :

« Je vous dresse procès-verbal. » L'auditoire crie, proteste :
« Alors, ajoutez l'autre, je déclare l'assemblée dissoute ; séparez-vous »

— o —

A la conquête d'une âme

— o —

Mgr Augouard, évêque du Haut-Congo français, raconte dans une lettre adressée à une religieuse Fille de Notre-Dame autrefois à la maison de Poitiers, maintenant émigrée à Rome, le simple héroïsme d'une religieuse de cet ordre bravant de sérieux dangers pour pouvoir conférer le baptême à une négresse mourante. Ce récit, que publie la *Semaine religieuse* de Poitiers, est fait par Mgr Augouard avec cet humour original et inépuisable qu'il apporte dans toutes ses lettres, envoyées du pays noir :

Puisque vous connaissez la bonne Mère Marie, écrit l'évêque de l'Oubanghi, je vais vous raconter, en terminant mon épître, un tour de cette bonne Mère. C'en est un, vraiment, car elle n'était pas prudente. Mais, quand la charité de Jésus-Christ dévore un cœur ! . . .

Donc, Mère Marie, ayant appris que, dans un village peu éloigné de Brazzaville, gisait sur son grabat une pauvre malade atteinte de la maladie du sommeil, partit sans crier « gare » pour essayer au moins de sauver l'âme de cette pauvre négresse qui était aussi malade que son corps.

Accompagnée d'un enfant batékée comme interprète, la voilà suivant les petits sentiers indigènes, lesquels ont une horreur incompréhensible de la ligne droite ; cependant ils conduisent quand même au but, et, au bout d'une heure, notre missionnaire arrive au village de Vala-Vala.

Les gens du village connaissent déjà l'arrivée de la religieuse ; ils se pressent autour d'elle pour l'examiner. Après quelques instants, la Mère Marie demande à être conduite auprès de la malade.

— Il n'y a pas de malade.

— Comment ! il n'y a pas ici une femme prise de la maladie du sommeil ?

Les indigènes pris en flagrant délit s'en tirent en Normands.

— Oui, il y en avait une ; mais elle est partie dans un autre village, très loin ! . . .

— Eh bien ! il faut m'y conduire tout de suite.

L'un des spectateurs, semblant avoir quelque intérêt au jeu, se met dans une colère terrible, fait entendre de grandes protestations et se retire mécontent.

Le chef est plus accommodant et se décide à donner à la religieuse un guide qui lui montrera le village . . . de loin et sans y entrer.

Le soleil commençait à monter à l'horizon ; la religieuse reprend les chemins tortueux, songeant que ces détours ne seront rien si elle arrive à trouver sa pauvre malade.

Enfin, elle approche du village ; elle aperçoit déjà les quatre ou cinq cases qui le composent ; mais, à un coude du chemin, s'étend devant elle un de ces marais comme on en voit en Afrique : une centaine de mètres, une boue noire et une profondeur . . . inconnue.

Quitter ses souliers, ses bas, fut pour elle l'affaire d'un instant ; elle met un pied dans la vase et trouve que c'est bien noir . . . Elle met l'autre à côté et trouve que ça sent un peu mauvais . . . Elle voit déjà sa robe dans un état ! . . . et puis la relever, c'est contre la règle ! mais elle avance quand même, avec précaution cependant, car ça enfonce ! . . . Il était temps que cela finisse, et, sans penser à se laver les pieds ni à se rechausser, elle court au village.

Les indigènes sont tout surpris de voir une femme blanche aux pieds noirs, et encore plus étonnés lorsque cette femme blanche leur demande à voir la malade qui se trouve chez eux.

Parmi les spectatrices, l'une commence par se sauver, l'autre consent à ouvrir la porte d'une case où, sur une pauvre natte, gît la malade en question.

La Mère Marie entre, et la malade qui se réveille la reçoit avec un sourire. Déjà instruite par les missionnaires, la préparation n'est pas longue ; la Mère rappelle les vérités nécessaires, lui demande si elle croit en Dieu, si elle désire le baptême qui la rendra heureuse. La bonne vieille consent à tout, regrette sa vie passée, et sans connaître encore Dieu, baise avec ferveur la croix qu'on lui présente. Bientôt la religieuse a la

joie de verser sur ce front noir et ridé l'eau qui régénère les âmes, et ce dialogue s'engage :

— Eh bien, Mama ! tu es contente maintenant, tu iras au ciel !

— Oui, je suis contente ; mais, dis-moi quand est-ce que je vais mourir ?

— Mais tu ne vas pas mourir maintenant ! Le bon Dieu peut même te guérir ; cela arrive quelquefois après la réception des sacrements.

— Non, non, je ne veux pas vivre ; vois comme je suis malpropre, abandonnée de tout le monde ; tous me fuient. Tu me dis que, maintenant que je suis baptisée, je serai heureuse au ciel ; je veux y aller le plus tôt possible.

— Mais, Mama, veux-tu que je te fasse transporter dans notre hôpital, où nous te soignerons bien.

Après un moment de réflexion, la vieille répond :

— Non, laisse-moi ici et dis seulement au bon Dieu que je veux mourir pour aller le trouver.

La Mère Marie laisse quelques douceurs à sa néophyte, puis elle repasse son marais sans en voir la noirceur, sans en respirer l'infection. Elle retrouve ses souliers de l'autre côté (car elle les avait oubliés), et elle revient par les sentiers sinueux de la brousse qui sont bien l'image de ceux qu'a pris cette âme pour aller au ciel.

Détresse financière causée par la persécution en France

Une des nombreuses conséquences funestes du projet de séparation, c'est la ruine prochaine de l'art religieux. Qu'on lise à ce sujet ces extraits d'un article documenté publié par *l'Eclair* :

« Il n'est pas une ville de France que la loi n'atteindra profondément dans une industrie locale, ancienne ou nouvelle, touchant directement à l'art religieux. A Toulouse, notamment, ce sera la statuaire, créée depuis un quart de siècle, et qui occupe plus de trois cents ouvriers, produisant par an un million d'affaires ; à Lille, la menuiserie d'art, qui était arrivée à tenir tête vaillamment aux puissants ateliers de Tournai, de

Bruges et de Malines ; à Nantes, la sculpture sur pierre et sur bois, qui alimente la Bretagne et la Vendée ; à Marseille, le bronze, qui avait réussi, par une fabrication supérieure, à lutter contre les maisons anglaises et allemandes en Espagne, en Italie et en Orient.

On signale déjà que, sur seize maisons occupées par diverses industries d'art religieux, rue Bonaparte, à Paris, il est facile de constater que depuis l'année 1901 six ont disparu.

Ce fut la conséquence de l'exécution sommaire des congrégations.

Dans une lettre à la Commission parlementaire, le président de la Chambre syndicale des peintres-verriers de France, M. Gaudin, déclare qu'avant quelques mois près de deux mille ouvriers, qui travaillaient hier dans les deux cents ateliers de Paris et des départements, se trouveront dans la misère la plus profonde, les chefs de ces ateliers ne recevant plus de commandes depuis la présentation de la loi.

Ce n'est point tout, hélas ! La loi, en ruinant les industries religieuses, atteindra également, d'une façon profonde et par contrecoup, de très nombreuses industries civiles. »

Association catholique de la jeunesse canadienne-française

Le 24 octobre, avait lieu, chez les RR. PP. Jésuites de Québec, l'inauguration de la Salle Loyola. La pièce de résistance de la fête, ce fut une admirable conférence donnée par l'honorable M. Chapais, devant un auditoire d'élite.

Nous voulons reproduire un passage spécialement beau de cette conférence, où M. Chapais a fait l'éloge de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne française, dont la section québécoise reçoit l'hospitalité dans l'édifice même où se trouve la Salle Loyola :

Son objet est digne d'admiration et de sympathie. Ces vaillants jeunes gens se proposent de se réunir pour étudier, et le but de leurs études, c'est de se préparer aux luttes de l'avenir, c'est d'acquérir les connaissances, la science, l'entraînement, c'est de développer et d'asseoir fortement dans leur intelligence et dans leur cœur les doctrines et les convictions qui leur permettront de défendre victorieusement, « avant tout, par-dessus tout, et contre tous, les principes du catholi-

cisme et la tradition du Canada français.» Devant un tel programme, un si haut dessein, un si noble idéal, nous sentons notre cœur battre d'espoir et un enthousiaste bravo jaillit spontanément de notre âme. Ah ! si notre jeunesse canadienne entre dans cette voie d'honneur, de labeur fécond, et de vertu généreuse, si elle veut écouter l'appel et suivre l'exemple de cette élite qui la convie aux intrépides efforts, si elle correspond à sa vocation magnifique, j'entrevois pour notre nationalité, pour notre race, bien des jours de prospérité, de grandeur et de gloire. Jeunes gens, qui dédaignez des plaisirs vulgaires et des basses sollicitations, élevez vos regards vers les sommets, vos intelligences vers le vrai, et vos âmes vers le bien ; qui voulez scruter d'avance les graves problèmes nationaux et sociaux que vous aurez peut-être à résoudre demain lorsque l'heure de l'action directe aura sonné pour vous ; jeunes gens qui voulez devenir des hommes, soyez bénis de Dieu et de la Patrie !

Les inconvénients de l'exagération

(De la *Semaine religieuse* de Paris)

Un prêtre français fort distingué, M. l'abbé Parisot, curé de Courtisols et chanoine de Châlons-sur-Marne, était, au mois de septembre dernier, en excursion aux Etats-Unis. Visitant le nord de la grande république, dans lequel se trouvent, comme on le sait, de nombreuses colonies d'émigrants canadiens, il prononçait un sermon, le 3 septembre, à l'église de Woonsocket, petite localité de l'Iowa. Un journal de Woonsocket, la *Tribune*, en a publié le texte, que reproduit intégralement la *Semaine religieuse* de Québec.

M. Parisot, parlant devant les Canadiens, nos anciens compatriotes, leur a tracé un tableau affligeant de la situation religieuse de la France « La plupart des catholiques de France, du moins dans le diocèse que j'habite, a-t-il dit textuellement, ne prient pas, n'assistent point à la sainte messe le dimanche, profanent les jours de jeûne et d'abstinence, s'abstiennent des sacrements, sont peu attachés à leurs prêtres, s'exposent journellement à de graves dangers spirituels et meurent, bien sou-

veut, comme ils ont vécu, sans amour de Dieu, sans regrets de leurs péchés et dans l'impénitence finale.» M. Parisot trouve trois causes à ces malheureuses habitudes : « Le jansénisme, la Révolution française et le libéralisme. »

Ce n'est pas nous, certes, qui contesterons qu'il se produise en France un affaiblissement du sentiment religieux, et nous ne savons pas s'il est vrai que, dans le diocèse de Châlons, il n'y ait presque plus de catholiques. Nous regretterions vivement que ce tableau fût vrai pour Châlons, — mais nous ne le croyons pas. En tout cas, il resterait tout de même certains diocèses de France où l'on va à la messe. Loin de nous la pensée de cacher systématiquement, aux yeux des Canadiens, le mal d'irréligion dont souffrent leurs cousins d'Europe, mais ce serait également une chose fâcheuse de l'exagérer. Voyons les choses froidement.

Quand les Canadiens auront appris que « la grande préoccupation des catholiques français est de s'enrichir, d'augmenter leur fortune, de procurer à leurs enfants une position aisée et de se réserver pour eux-mêmes, sur la fin de leurs jours, quelques ressources capables de suffire à leurs besoins, et enfin qu'ils ne se préoccupent ni de leur salut, ni de celui de leurs enfants », quand, dirons-nous, ils auront entendu des propos aussi pessimistes sur la déchéance religieuse de notre malheureux pays (et ce furent les paroles mêmes du conférencier), ils ne seront pas sans éprouver une certaine perplexité, les Français d'Amérique...

Comment concilieront-ils ces réflexions d'une tristesse infinie avec ce qu'ils savent par ailleurs : que dans le vieux pays de leurs ancêtres, il a suffi d'un mois et d'à peine quelque propagande pour recueillir quatre millions de signatures en faveur du maintien du Concordat et du budget des cultes, qu'il s'y déroule annuellement des centaines de pèlerinages à des centaines de sanctuaires élevés en l'honneur de Marie, que les catholiques y entretiennent de leurs deniers cinquante mille églises, cathédrales ou chapelles, et enfin que cette nation soi-disant convertie à l'athéisme et au matérialisme fournit les trois quarts des missionnaires du monde entier, et plus d'argent pour la propagation de la foi que toutes les autres nations de la terre ensemble...

Comprendront-ils quelque chose à la France d'Europe, les Français d'Amérique ?

Catholiques et protestants, en Allemagne

M. Stoecker, le fameux protestant de Berlin, a écrit dans la *Gazette ecclésiastique évangélique* :

« Depuis des années, nous voyons l'Eglise catholique d'Allemagne prendre un développement, une prépondérance grandissante. Au moment où notre Eglise menace de succomber sous l'indifférence des classes ouvrières, Rome a gagné les sympathies des nobles, des princes, des bourgeois, des paysans et des ouvriers. Nos catholiques ont entrepris une lutte brillante avec la monarchie la plus puissante de la terre et l'ont emporté avec succès. . . Pendant dix ans, le Centre a été l'axe parlementaire du Reichstag.

« On ne saurait les combattre maintenant qu'en venant au-devant des revendications catholiques.

« De même, l'Eglise catholique a acquis une large influence sur le terrain social. Très active dans la littérature et la vie d'association, elle a empêché le triomphe du socialisme. Ce n'est qu'à Munich qu'elle a perdu, une seule fois, un siège.

« Elle est regardée comme l'âme des grandes réformes économiques et l'initiatrice des régénérations sociales. »

L'état d'esprit et la situation religieuse que marquent ces révélations, — dit la *Semaine religieuse* d'Evreux, après avoir reproduit ce qu'on vient de lire, — nous les avons constatés en Russie, nous les constatons en Allemagne ; ils se trouvent également en Angleterre.

Nous voyons s'accomplir ce que J. de Maistre prédisait au commencement du dix-neuvième siècle :

« Toutes les Eglises séparées du Saint-Siège au commencement du XVI^e siècle peuvent être comparées à des cadavres gelés, dont le froid a conservé les formes. Ce froid, c'est l'ignorance. . . Dès que le vent de la science, qui est chaud, viendra à souffler sur ces Eglises, il arrivera ce qui doit arriver selon les lois de la nature : les formes antiques se dissoudront, il ne restera plus que la poussière. . . » Aucune religion, excepté

une, ne peut supporter l'épreuve de la science. Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux excepté l'or.

« J'en jure par l'éternelle vérité, nulle conscience européenne ne me contredira : « La science et la foi ne s'allieront jamais hors de l'unité catholique. »

Le respect humain et le rosaire

Mataafa, roi des îles Samoa, à l'est de l'Australie, signe tous les actes publics depuis son baptême : *Joseph 1^{er} Mataafa*. On lui représentait un jour qu'il pourrait bien, comme ses prédécesseurs, signer seulement : *Mataafa* ; et il répondit :

« Non, mon peuple m'a choisi, sachant que je suis chrétien. Si l'on avait voulu m'imposer d'être roi sans être chrétien, immédiatement j'aurais donné ma démission et renoncé à ma dignité. Jamais je ne voudrais cesser d'être chrétien, même pour devenir ou rester roi de Samoa. »

On lui demanda de se laisser photographier, pour offrir son portrait aux Consuls étrangers. Il y consentit, et comme il était occupé, à l'arrivée du photographe, à réciter son Rosaire, il se plaça devant l'appareil, le chapelet entre les mains.

« Mais, lui objecta-t-on, il serait préférable de poser, comme vos ancêtres, sans emblème religieux.

— Ils n'étaient pas catholiques, répondit-il tranquillement : moi je le suis. »

Invocation au Sacré-Cœur

Un prêtre zélé, de Lille, a fait imprimer à 250 000 exemplaires l'invocation : « Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous », sur un signet orné de l'écusson de la royauté du Sacré-Cœur. Cette prière est aussi efficace que simple, et elle est la source d'un grand nombre de grâces. Elle a été enrichie d'une indulgence contenue dans le bref suivant : *A tous les fidèles qui réciteront tous les jours, avec cœur, spécialement cette invocation, nous accordons 300 jours d'indulgences chaque jour, avec une indulgence plénière par mois, pourvu que,*

s'étant confessés et ayant communie, ils prient pour la conversion des pauvres pécheurs.

Du Vatican, le 27 mai 1905.

PIE X.

Ce bref a été présenté à la S. Congrégation des Indulgences.

En foi de quoi. Donné à Rome, 19 août 1903.

JOSEPH-MARIE COSELLI, *substitut.*

CARD. A. TRIPEPI, *préfet.*

— o —
Une épisode du Kulturkampf
 — o —

Voilà à titre de souvenir à la fois et d'enseignement ce qu'écrivait, au temps de la persécution religieuse en Allemagne, un catholique belge qui se trouvait dans le pays, à Herne, en Westphalie. La lettre, insérée alors dans un journal, est du 8 avril 1875 ;

« ... Je sors d'une cérémonie qui m'a intéressé et attristé. En Prusse, les curés qui ne veulent pas apostasier ne sont plus payés. Le plus souvent ils sont exilés. Ici, c'est un village protestant ; mais les ouvriers étrangers (et ils sont nombreux) sont catholiques. Il y a trente ans, le village avait deux mille habitants : il y en a dix à douze mille actuellement.

« Le curé qui était ici avait du dévouement. Il a bâti une église sans autres ressources que les dons particuliers. Il est mort il y a un an. L'évêque a envoyé un vicaire, qui n'a pas été reconnu par le gouvernement. Ce vicaire finit par être exilé. L'église est donc abandonnée aujourd'hui *au sacristain* et à quelques hommes pieux. Les offices continuent, mais *sans aucun sacrement*. J'ai voulu aller à la messe... mais quelle messe ? Tout ce qu'on peut imaginer de plus édifiant et de plus triste à la fois, puisque les fidèles y prient et y officient sans prêtre. Le maître-autel est abandonné ; le saint tabernacle, vide, est ouvert. Un petit autel provisoire est placé à deux mètres en avant du grand autel. Il se compose d'un tableau représentant Jésus-Christ montrant son cœur, de quelques fleurs et de six flambeaux avec des bougies ; au bas, deux enfants de chœur, puis la foule recueillie et pressée.

« Un ouvrier mineur, près de la chaire, chante la messe et

récite en allemand toutes les prières qui se trouvent dans nos livres.

» Un autre monte en chaire, lit l'Évangile et son explication en allemand (donnée par le vicaire exilé et par lettre). Puis l'orgue joue : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, chantent alternativement en chœur . . . , et au moment de l'élévation, c'est-à-dire au *bruit de la sonnette*, tout le monde se prosterne. Après la quête et les chants la messe se termine par les litanies ; les assistants y répondent . . . On se retire ensuite. »

Telle était la situation des catholiques allemands et leur per-évérance. Il faut noter toutefois — ajoute la *Voix de N.-D. de Chartres* — que le gouvernement dirigé par M. de Bismarck n'avait pas pris aux catholiques leurs églises pour en faire des « biens nationaux », ne poursuivait pas les catholiques qui continuaient à s'y rendre et y lisaient les lettres du vicaire exilé.

« Les fournaises les plus ardentes, les feux les plus cuisants auxquels on condamnait les martyrs ne sont qu'une ombre légère, en comparaison des flammes dévorantes qu'on souffre en Purgatoire. »

(Saint THOMAS D'AQUIN.)

Chrétiens, retenez ces trois mots : *une ombre légère*. Une ombre légère, les supplices de saint Laurent et des vierges livrées aux bêtes du Colysée ? Oublions les maux de cette vie pour ne songer qu'aux tourments du Purgatoire, en délivrer nos frères et tout faire pour éviter d'y aller, ou d'y rester dix ans, vingt ans, cent ans et mille ans même.

Combien nous payons cher un plaisir défendu ? Est-ce sage de se préparer soi-même un long supplice ? Est-ce bien de laisser dans la torture l'âme d'un parent, d'un ami ou d'un frère ?

Nous trouvons du temps et de l'argent pour exposer notre âme à l'enfer ou au Purgatoire et nous n'en trouvons pas pour secourir les âmes qui se lamentent ? O coupable indifférence, ô manque de foi, ô déplorable aveuglement.

PIERRE BRION.